

THESE

Pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université Paris VIII en Sciences de l'Education
Présentée et soutenue publiquement par

Yuzhi OUYANG

**CONFLIT CULTUREL ET RAPPORT AU SAVOIR CHEZ LES
ETUDIANTS CHINOIS EN CHINE CONTEMPORAINE**

Soutenue le 27 mai 2008

Sous le direction de **M. le professeur René BARBIER**

— **Jury** —

Mme Catherine DESPEUX (Professeur à l'INALCO)

Mme Frédérique LERBET-SERENI (Professeur à l'Université de Pau)

M. Jean-Louis LE GRAND (Professeur à l'Université Paris 8)

Mme Liane MOZERE (Professeur à l'Université de Metz, rapporteur)

Mme Martine LANI-BAYLE (Professeur à l'Université de Nantes, rapporteur)

Résumé

L'entrée de la Chine dans l'OMC (Organisation mondiale du commerce) en 2001 ; l'achèvement du plus grand barrage du monde, le barrage des Trois Gorges, en 2006 ; l'organisation des Jeux olympiques à Pékin en 2008 et de l'Exposition universelle à Shanghai en 2010 ; la revendication de la troisième place mondiale en terme de puissance économique dans un avenir très proche ... alors que l'histoire a tourné une page en entrant dans le XXIe siècle, la Chine n'a pas fini de surprendre le monde. On entend souvent dire dans les médias occidentaux que la Chine est de retour sur la scène du monde. Certes, on ne peut pas nier le succès dans le domaine économique que la Chine a rencontré depuis les années 80 du XXe siècle et, en particulier, au cours de ces toutes dernières années. Qui plus est, il ne faut pas oublier qu'il n'y a seulement qu'un siècle et demi, la Chine était un pays isolé du monde, faible, douloureux et humilié sous le joug des canons des puissances étrangères, et qu'il n'y a seulement qu'une vingtaine d'années, la Chine avait encore faim.

La Chine doit ce succès économique à une volonté farouche de modernisation visant depuis toujours à rattraper et dépasser les Occidentaux, même si, d'une certaine façon, un peu ironiquement, cette évolution vers la modernité était initialement imposée par ces Occidentaux mêmes. Toutefois, il y eût un prix à payer par la Chine pour qu'elle puisse obtenir à nouveau la suprématie qui était historiquement la sienne : au cours de sa transformation, elle s'est trouvée confrontée à une crise culturelle sans précédent en faisant face à une culture occidentale qui était totalement étrangère à la sienne.

C'est à partir d'un tel contexte socio-historique que j'ai abordé la problématique développée dans cette thèse sur le rapport au savoir chez les étudiants chinois en Chine contemporaine.

Motivation et implication

Pourquoi ai-je choisi le rapport au savoir chez les étudiants chinois en Chine contemporaine comme sujet de ma recherche ? Si ma motivation initiale pour cette question

provient, en fait, essentiellement des aléas de l'histoire de ma propre vie, il faut aussi avouer, de manière moins personnelle, que mon expérience professionnelle comme qu'enseignante pendant quatre ans dans une école supérieure en Chine m'a également naturellement donné l'envie de réaliser une telle recherche.

Avant de préciser mon sujet de recherche, je voudrais raconter ici une petite histoire tirée de ma vie, qui a presque changé le cours entier de mon existence et par laquelle on pourrait peut-être arriver à saisir à la fois la raison pour laquelle j'ai choisi ce sujet de recherche et l'illustration de la situation sociale dans laquelle vivent les Chinois, alors que celle-ci est en pleines transformation et mutation.

En tant que fille de paysans, j'ai appris depuis ma plus petite enfance qu'il faut travailler dur à l'école pour changer son destin (on dit : « sauter hors de la porte rurale », si j'utilise une expression chinoise). Car il n'y avait, à l'époque, que la réussite du concours d'entrée universitaire puis le fait d'aller à l'université qui pouvaient me permettre d'échapper à la perspective de voir ma vie être une simple copie de la vie de mes parents, qui est pauvre, cruelle et humble, comme celle de beaucoup de paysans chinois. Mes parents étaient donc très stricts avec moi et mes frères dès nos enfances, et ce bien qu'ils soient très peu cultivés – ayant seulement suivi quelques années à l'école primaire à cause de la pauvreté et des mouvements sociaux qu'a connus l'époque de Mao. En même temps, ils ont travaillé très dur pour payer nos frais de scolarisation. Depuis la fin des années 1970, notre vie a commencé à changer en Chine au fur et à mesure de la réforme économique et de la politique d'ouverture sur l'extérieur. Le changement était en fait si brutal que l'on n'avait pas le temps de réfléchir. Quand j'étais petite, la fortune de notre famille comprenait seulement le vieux vélo de mon père et un petit appareil de radio pour les loisirs de toute la famille. On n'aurait jamais pu imaginer que, au moins chez nous, on pourrait acheter une télévision, une machine à laver, un réfrigérateur, ... voire même une voiture seulement quelques années plus tard. Pourtant, rapidement, ma ville natale, Jun'an, dans le district de Shunde, qui n'était qu'une petite ville rurale située dans la sud de Chine et voisine de Macao et Hongkong, est devenue une partie d'un des districts les plus riches de Chine, lequel était même devenu la première puissance économique chinoise durant les années 2000 à 2003.

Agée à peine d'une vingtaine d'années au moment de la fin de mes études à l'École normale de Shunde (BAC), en 1994, et figurant parmi les élèves les mieux notés de notre école¹, j'ai eu l'opportunité d'être recommandée pour une admission à l'Université normale du sud de la Chine sans avoir à passer le cruel concours d'entrée universitaire, généralement obligatoire pour tous ceux qui veulent s'inscrire à l'université à cause du manque de place disponible dans l'enseignement supérieur pour bon nombre de candidats. Il était évident que ce ne pouvait être qu'une bonne perspective pour mon avenir que de pouvoir continuer mes études à l'université ; néanmoins, j'ai été étonnée en constatant que beaucoup de personnes, y compris certains de mes professeurs, et également mes parents m'ont conseillé de ne rien poursuivre à l'Université et de travailler directement dans une école primaire en tant qu'institutrice. La raison qu'ils invoquaient tous pour justifier ce conseil était que je ne gagnerai pas autant, ou probablement même moins, après quatre ans d'études supplémentaires, le pire étant que j'aurai perdu environ cent mille yuans, soit environ onze mille euros (une grosse somme de l'argent à l'époque par rapport le niveau de la vie chinoise), parce que je n'aurai pas travaillé pendant ces quatre ans et que j'aurai sûrement dépensé beaucoup d'argent pour financer ma vie à l'université.

Depuis les années 80 et jusqu'au début des années 90 a ainsi surgi un genre de phénomène que je considère comme anormal dans la société chinoise, notamment à Shunde, où l'on teste souvent les politiques de réforme à l'essai, à savoir la perception que «celui qui fabrique la bombe atomique ne vaut pas autant que celui qui vend l'œuf au thé²», c'est-à-dire que la personne moins éduquée gagnera plus que la personne qui a étudié plus longtemps. La dévaluation du savoir faisait ainsi penser à une grande partie du peuple que les études n'étaient pas forcément utiles. Ce jugement est proprement incroyable, car, traditionnellement, l'éducation est la chose la plus importante pour les enfants aux yeux des parents chinois anciens – à noter que c'est incompréhensible pareillement aux yeux des parents d'aujourd'hui, quelques années plus tard. A ce moment-là, l'économie de Shunde

¹ Seuls trois élèves sur trois cents se sont vus offrir cette opportunité à ce moment-là, les autres ayant dû commencer directement à travailler dans le domaine éducatif après leurs études, normalement dans une école primaire.

² En chinois : 造原子弹的不如买茶叶蛋, en pinyin : zao yuanzi dan de bu ru mai chaye dan de. La bombe et l'œuf ont la même prononciation en chinois.

s'était développée très rapidement alors que le reste du pays demeurait dans un état de transition. Ainsi, il y avait beaucoup d'occasions pour gagner de l'argent : une personne sans éducation ou avec peu d'éducation pouvait probablement devenir riche très rapidement. Et, en même temps, les salaires d'un professeur de l'université et d'un instituteur primaire n'étaient pas sensiblement différents et même, dans certains cas, un professeur pouvait gagner moins qu'un instituteur. C'est pourquoi l'on m'a conseillé d'arrêter mes études ; heureusement, j'ai choisi de les continuer et je n'ai jamais regretté ce choix.

Au moment où je suis devenue enseignante à l'Institut polytechnique de Shunde après ces quatre années (soit à la fin des années 90), j'ai trouvé que la vision sur l'éducation avait beaucoup changé. On accordait à nouveau de plus en plus d'importance à l'éducation dans la société, parce qu'elle était redevenue synonyme de salaires plus élevés et de plus d'opportunités d'obtenir un bon travail. Néanmoins, j'ai trouvé également que nombre de mes élèves à l'école n'avaient plus qu'un seul but explicite pour leurs études : ils ne voulaient qu'obtenir un diplôme et puis trouver un bon travail. De ce fait, je me suis inquiétée de voir que la morale estudiantine était de plus en plus pauvre : d'une part, la culture traditionnelle chinoise, qui attache de l'importance à l'éthique dans la société, est de plus en plus éloignée des valeurs de l'étudiant ; d'autre part, l'idée que l'argent a remplacé toutes les valeurs et que l'hédonisme prend une place croissante dans la société influence les étudiants, jour après jour.

Pourquoi fait-on des études à l'école ? Pourquoi apprend-on ? Quel est le sens du savoir (ou la valeur du savoir) pour les étudiants ? Pour avoir plus d'argent ? Pour avoir un bon métier ? Ou pour être un « homme de bien » comme Confucius le prêcha ? Je me posais souvent de telles questions au cours de mes expériences éducatives. Il me semble également que quelques enseignants avaient les mêmes angoisses que moi sur le manque de connaissance chez les étudiants de la culture traditionnelle et sur la situation éducative actuelle en Chine. La Chine a changé et est en train de changer très vite et vole irrémédiablement vers la modernité, de sorte que l'on ne sait parfois plus à quel saint se vouer. C'est tout cela qui a provoqué mon désir de faire une étude sur la situation culturelle en Chine à l'heure actuelle et sur son interaction avec l'éducation scolaire.

En effet, même si l'étude que j'ai effectuée concerne le rapport au savoir chez les étudiants chinois en Chine contemporaine, je questionne également et fréquemment mon propre rapport au savoir au cours de mes recherches. Lors de ma première année en France, un des mes amis chinois m'a même conseillé de ne pas persister dans l'étude de ma spécialité (Sciences de l'éducation) mais de changer pour une autre comme, par exemple, le marketing, l'économie ou la gestion, qui sont plus « souhaitables », parce que, selon lui, la spécialité des sciences de l'éducation est une impasse puisque, même avec le diplôme de doctorat que j'espérais obtenir, trouver un emploi en France pour une étrangère comme moi et avec ce bagage serait une gageure. Suite à mes réflexions et mes études sur le rapport au savoir, j'ai persisté dans mon choix et ai pu aller jusqu'au bout – terminer cette thèse, en dépit de difficultés linguistique et financière notables. Qui plus est, ces années de recherche m'ont ouvert l'esprit et conduit à continuer à interroger le sens de la vie. Il me semble d'ailleurs que la chose la plus importante que ma thèse m'a apportée, ce n'est pas le diplôme en question, aussi prestigieux soit-il, mais le changement mental qu'il m'a conduit à effectuer : il n'y a que la richesse spirituelle qui soit la vraie richesse, car la richesse matérielle est toujours temporelle.

Alors, pourquoi ai-je choisi la France, ou dans un sens plus large l'Europe, comme lieu de mes études, puisque ma thèse concerne la Chine et que mon objet d'enquête est focalisé sur les étudiants chinois d'aujourd'hui en Chine ? « Le vrai visage du Mont Lu reste inconnu à celui qui s'y trouve », estimait Su Shi (1036-1101), connu aussi par son surnom Su Dongpo, un des plus grands écrivains et poètes chinois. Puisque je suis une Chinoise, qui plus est ayant toujours vécu en Chine, il vaut mieux se garder à distance de la Chine pour mieux la regarder. D'ailleurs, j'ai transposé la méthode de François Jullien, qui passe par la Chine, un cadre de pensée extérieur au sien, européen, pour mieux comprendre l'Europe³ : pour mieux comprendre la culture chinoise, il m'a semblé qu'il valait mieux que je connaisse un peu la culture occidentale.

³ *Le détour d'un Grec par la Chine* – Entretien avec François Jullien, <http://www.berlol.net/foire/fle98ju.htm#liens>

Problématique de recherche

« La Chine est la plus ancienne civilisation vivante de notre planète »⁴, indiquait Simon Leys. Les civilisations de l'Égypte, du Moyen-Orient, de la Perse et de l'Inde ne sont pas moins anciennes, mais leur continuité a été interrompue. Seule la civilisation chinoise a connu une évolution sans interruption depuis plusieurs millénaires, jusqu'à aujourd'hui. Avant l'ouverture de la Chine sur l'extérieur, les Chinois considéraient leur pays comme le « milieu du monde », et le reste du monde n'était peuplé que de « barbares ». Au milieu du XIXe siècle, les canons anglais ont non seulement ouvert la porte de la Chine, fermée depuis quelques milliers d'années, mais aussi meurtri très fortement l'orgueil des Chinois. Face à une telle puissance occidentale, à la modernité, les Chinois ont depuis vécu, et vivent encore, dans un monde de chaos, d'errance et de souffrance. Depuis la fin des années 1970, la Chine est à nouveau ouverte sur l'extérieur, et sa société reçoit une multitude d'influences, principalement de l'Occident (en particulier, bien sûr, celle des États-Unis). La Chine d'aujourd'hui, comme toute autre société traditionnelle du globe, vit une période de mutation née de la rencontre de la tradition et de la modernité, de l'Orient et de l'Occident. Cette rencontre évoque inéluctablement le conflit, tant au niveau de chaque individu qu'à celui de la société dans son ensemble. A l'échelle individuelle, les Chinois en viennent à perdre de plus en plus leur équilibre psychologique, le sens de la vie et la confiance en eux. Ils se trouvent également emportés par ce qui ressemble à un vrai chaos moral et ressentent un manque croissant de sécurité. A l'échelle sociale, des tendances fortes orientées vers la recherche d'une réussite rapide et un désir omniprésent d'enrichissement, vus comme une échappatoire à ces tiraillements existentiels, se matérialisent.

L'école est un endroit où se transmettent le social et le culturel ; une barrière environnante ne peut pas séparer le campus et la société. « L'École apparaît comme une institution en crise dans une société en crise. Lorsque la société s'enrhume, l'École tousse. »⁵ (Michel Develay). Nul doute que les étudiants chinois ne peuvent s'isoler du conflit culturel

⁴ Simon Leys, *L'humeur, l'honneur, l'horreur – Essais sur la culture et la politique chinoises* (1991) dans *Essais sur la Chine*, Robert Laffont, 1998, P. 739

⁵ Michel Develay, *Donner du sens à l'école*, ESF, Paris, 1996, P. 8

qui s'exprime à l'heure actuelle, puisque la Chine est en pleine mutation et que transformations sociales et culturelles conduisent les Chinois à devoir faire face à des vies conflictuelles. Il faut convenir que l'influence du conflit culturel sur les étudiants est multiple, mais, pour l'ex-enseignante que j'ai été et l'étudiante que je suis, la question importante reste celle du rapport au savoir :

Comment le rapport au savoir des étudiants chinois contemporains s'exprime-t-il de nos jours sous l'influence du conflit culturel entre tradition et modernité qui structure la société chinoise actuelle ?

Telle est la question qui structurera la problématique de ma recherche.

Hypothèse

Au vu de mes observations réalisées au cours des années passées à l'école comme enseignante et chercheuse, il me semble que, d'une part, les jeunes étudiantes contemporaines ont une tendance à l'éloignement de la culture traditionnelle chinoise et que, d'autre part, elles se dirigent avec engouement vers la modernité. J'émet donc l'hypothèse de recherche suivante, que je chercherai à justifier dans la suite de cette thèse :

Sous l'influence du conflit culturel en Chine contemporaine, le rapport au savoir chez les étudiants chinois a évolué vers la modernité, perçue dans la Chine d'aujourd'hui comme prônant la suprématie de l'être matériel sur l'être spirituel.

Cadre théorique

Selon Bernard Charlot, le rapport au savoir est un rapport social au savoir. Analyser le rapport au savoir, c'est étudier le sujet confronté à l'obligation d'apprendre, dans un monde qu'il partage avec d'autres : le rapport au savoir est rapport au monde, rapport à soi, rapport aux autres. Cette analyse porte sur le rapport au savoir d'un sujet singulier inscrit dans un espace social.⁶ Puisque la problématique de ma thèse concerne le rapport des étudiants chinois au savoir dans un contexte social de la Chine contemporaine qui se manifeste sous la

⁶ Bernard Charlot, *Du rapport au savoir — éléments pour une théorie*, 1997, P. 91

forme d'un conflit culturel, c'est donc à partir des théories de Charlot que j'ai décidé d'aborder ma recherche.

Méthodologie

Afin de mieux saisir le rapport au savoir chez les étudiants chinois en Chine à l'heure actuelle, il faut d'abord et avant tout étudier dans quel conflit culturel ils se trouvent, puisque le rapport au savoir des étudiants chinois est un rapport social au savoir. Ainsi, les premières techniques que j'ai pratiquées sont l'étude des données bibliographiques et l'observation :

– L'étude des données bibliographiques permet de comprendre les théories, le concept de culture traditionnelle chinoise et ses caractéristiques, les distinctions entre la culture chinoise et la culture occidentale, l'évolution culturelle et éducative dans la société chinoise dans son histoire et également au cours de sa modernisation, etc. ;

– L'observation, c'est-à-dire le fait d'observer de manière concrète, à un niveau très fin, ce qui se passe de jour en jour en Chine, permet de mieux saisir dans quelle situation sociale se trouvent les étudiants chinois à présent.

Pour étudier le rapport au savoir chez les étudiants d'aujourd'hui en Chine, j'ai également effectué deux enquêtes de terrain en Chine : la première enquête a été réalisée en 2003 et la deuxième en 2006. Avec 26 entretiens, comprenant 20 étudiants et 6 professeurs à l'université, la première enquête a fait l'objet d'un premier compte-rendu partiel dans mon mémoire de DEA, qui était focalisé sur l'influence de la culture traditionnelle chinoise sur les étudiants chinois en Chine contemporaine. Même si cette première enquête ne coïncide pas exactement avec mon sujet de thèse, ses résultats m'ont néanmoins paru utilisables en partie lors des analyses de la connaissance des étudiants sur la culture traditionnelle chinoise ; ceci m'a permis d'étoffer avec des données concrètes certaines conclusions de mon travail de thèse et de valoriser une seconde fois un travail terrain conséquent. La deuxième enquête, que j'ai effectuée en avril 2006 et qui comprend un questionnaire rempli par 233 étudiants provenant de Pékin, Canton et Wuhan et également une série d'entretiens approfondis avec 32 étudiants cantonnais, s'est centrée elle directement sur le rapport au savoir chez les étudiants. En outre, afin de mieux comprendre mes interlocuteurs, j'ai pratiqué également l'observation pendant

tout le déroulement de l'enquête.

Bien évidemment, l'enquête réalisée en 2006, ainsi que, dans une moindre mesure, celle de 2003, constituent les données majeures de ma recherche. C'est en grande partie grâce à l'analyse de ces données recueillies pendant les enquêtes de terrain en Chine que mon hypothèse de recherche a pu être validée.

Structure de la thèse

Comme je l'ai indiqué ci-dessus, ma recherche comprend deux aspects : premièrement, l'examen du contexte social de la Chine contemporaine, qui se manifeste sous la forme d'un conflit culturel que je décris en profondeur ; deuxièmement, l'étude du rapport au savoir chez les étudiants chinois sous l'influence de ce conflit culturel structurant pour la société chinoise. Ainsi, ma thèse suit logiquement cette dichotomie et se présente également sous la forme de deux grandes parties : une première partie sur le conflit culturel et la seconde partie sur le rapport des étudiants chinois au savoir.

- Première partie

La première partie, centrée sur le conflit culturel entre la culture traditionnelle chinoise et la modernité et ses manifestations, se compose de cinq chapitres dont le contenu est décrit brièvement ci-dessous.

Chapitre I Quelque mots pour aborder la culture traditionnelle chinoise

Pour comprendre le conflit culturel entre culture traditionnelle chinoise et modernité, il faut d'abord comprendre ce qu'est la culture traditionnelle chinoise. Ainsi, je m'efforce dans le chapitre I de définir le concept de culture traditionnelle chinoise, un concept clé de ma recherche, en me fondant sur une série d'études conceptuelles abordant les notions de culture, de tradition et de culture traditionnelle, et ce en dépit des contestations parfois exprimées par certains experts sur la pertinence même d'un concept de culture traditionnelle chinoise. Pour résumé, synthétisant les explications fournies en Chine à propos du concept de culture traditionnelle chinoise, pour ma part et en fonction des besoins pratiques de ma recherche, je considérerai que *la culture traditionnelle chinoise est celle qui se transmet*

depuis l'antiquité chinoise jusqu'à la fin du XIXe siècle, et qui comprend principalement le confucianisme, le taoïsme, le bouddhisme et les autres acquis spirituels qui caractérisent la nation chinoise (particulièrement la nation des Han).

Chapitre II Les caractéristiques de la culture traditionnelle chinoise

Se référant aux différents points de vue explicités dans la littérature anthropologique chinoise, pour ma part, je considère que les caractéristiques de la culture traditionnelle chinoise peuvent, de manière générale, se décliner selon les six aspects suivants :

1) Placer l'homme au centre (anthropomorphisme). « Placer l'homme au centre » (yiren weibei 以人为本) revient à dire, que, parmi le Ciel, la Terre et l'homme, l'homme est le plus respectable . Cette caractéristique de la culture traditionnelle chinoise a mis la pratique de la vertu d'humanité au plus haut. Par conséquent, elle enrichit la mentalité du Chinois type, mais, en revanche, et c'est peut-être aussi important, elle limite la vue des Chinois dans le domaine de l'histoire sociale au seul domaine moral et empêche le développement de l'étude des sciences de la nature.

2) Insister sur le Dao et négliger l'ustensile. Insister sur le Dao et négliger l'ustensile, c'est, autrement dit, insister sur l'esprit et négliger la matière, ou insister pour saisir le principe et négliger de produire l'ustensile. D'une part, cela enrichit l'esprit interne de la nation chinoise et joue un important rôle pour construire une société cohésive et stable, et, ainsi donc, développer la culture chinoise. Mais, d'autre part, cela a fait négliger la technique professionnelle et nuit au développement des sciences et techniques.

3) Préconiser l'harmonie et maintenir le juste milieu. La culture traditionnelle chinoise préconise et valorise particulièrement la pensée de l'harmonie, lequel ne se manifeste pas seulement dans la relation entre l'homme et la nature, mais également dans la relation entre l'homme et la société. Confucius contraint l'harmonie par la méthode consistant à « maintenir le juste milieu », afin de l'accomplir. Pour lui, il faut ne pas être excessif, ni en manque ; il faut toucher les deux extrémités et prendre le milieu. C'est justement cette méthode qui garantit l'accès à l'harmonie.

4) Respecter l'antiquité et l'ancien. La culture traditionnelle chinoise manifeste d'évidence une caractéristique que l'on respecte naturellement : l'antiquité et l'ancien. Car, d'une part, la société traditionnelle chinoise est une société agricole dans laquelle, la position et la valeur des personnes âgées sont particulièrement importantes. D'autre part, la société traditionnelle chinoise est également une société patriarcale dont l'esprit fondamental est de respecter l'ancien. La caractéristique culturelle « respecter l'antiquité et l'ancien » a joué un important rôle dans l'histoire chinoise. Néanmoins, elle a également empêché le développement des créateurs, négligé le rôle social de la jeunesse et conduit à un dépérissement de l'esprit national.

5) Préconiser l'intuition et l'imagination, mais négliger la logique. La cinquième caractéristique de la culture traditionnelle chinoise que je veux présenter dans ma thèse est un mode propre de la pensée chinoise. Contrairement au mode de pensée occidental qui accorde de l'importance au raisonnement logique, le mode de pensée de la culture traditionnelle chinoise a tendance plutôt à préconiser l'intuition et l'imagination.

6) Être pragmatique. Les caractéristiques de la culture chinoise que je viens d'analyser ont en fait un point commun, à savoir qu'elles sont focalisées sur l'homme lui-même et la vie humaine. Les Chinois se soucient donc généralement des questions réelles de la vie quotidienne et délaissent les questions liées à l'au-delà. Cette focalisation sur l'homme, sur le monde réel, a conduit la Chine vers le pragmatisme. D'ailleurs, dans la culture traditionnelle chinoise, il n'y a ni un *yin* ni un *yang* absolus ; tout est dans le processus de changement. Il n'y a donc pas de critères absolus pour les Chinois par lesquels on peut se référer pour décider du rythme juste ; il n'y a que la pratique à prendre en considération, car seule « la pratique peut aider à discerner et à doser l'acte en fonction de la situation » (Barbier). Par conséquent, cette attitude de « disponibilité » (Jullien), ou également de « disposition », si on prend une autre expression (Kamenarovic), a conduit à promouvoir une tendance vers le pragmatisme.

Chapitre III « Voyager » dans l'histoire chinoise

Le chapitre III est une étude historique de l'évolution culturelle en Chine contemporaine au cours de la dernière phase de modernisation en Chine. Dans ce chapitre,

on précise comment les Chinois, qui ont historiquement un sentiment de supériorité marqué pour leur culture, se trouvent pris dans un véritable chaos culturel en faisant face au défi des puissances occidentales.

Chapitre IV Modernité : de l'Occident à la Chine

Le chapitre IV est consacré au concept de modernité et à la conception de la modernité qu'ont les Chinois. En effet, la modernisation est très souvent vue comme équivalent à une occidentalisation aux yeux des Chinois.

Chapitre V La Chine contemporaine : une vie conflictuelle

Après ces études conceptuelles et historiques, j'en arrive finalement à étudier la question cruciale de cette première partie – comment se manifeste la vie conflictuelle en Chine contemporaine ? Dans le chapitre V, j'essaie d'abord de définir le concept de conflit et les perceptions différentes qui existent sur le conflit entre la Chine et l'Occident à partir de point de vue du sinologue Ivan P. Kamenarovic. Car une étude est nécessaire, si on veut bien saisir quel conflit culturel caractérise précisément la Chine.

En m'appuyant sur une représentation synthétique permettant de comparer la culture traditionnelle chinoise et la culture occidentale grâce à un schéma (voir la figure 1.5.1 ci-dessous), j'explicite ensuite les différences clés entre ces deux cultures et ainsi caractérise les sources du conflit :

1) Origine unitaire et origine dualiste. Pour mieux connaître la nature d'une chose, il faut d'abord réexaminer son origine. Je commence donc à étudier les différences entre la culture chinoise et la culture occidentale par leurs origines. L'origine de la culture chinoise est unitaire tandis que celle de l'Occident est dualiste. La culture chinoise descend des cultures antiques des dynasties Xie, Shang et Zhou. Depuis son antiquité jusqu'à nos jours, la culture traditionnelle chinoise a toujours gardé son uniformité. Par contre, la culture occidentale se compose essentiellement de deux cultures : celle issue de la Grèce et celle provenant du judaïsme. L'uniformité conduit la Chine vers l'immanence, la collectivité, l'harmonie, l'évitement de tout conflit, tandis que le dualisme en Occident a conduit les Occidentaux vers

la transcendance, l'individualité, l'esprit de critique, l'affrontement de conflit... etc.

2) Collectivité et individualité. Dans la culture occidentale, dès son origine, c'est l'individu qui prime. Par contre, dans la culture chinoise, dès son origine, c'est au contraire le collectif qui est valorisé. En prônant le « ren », qui signifie « aimer les autres », selon Confucius, les Chinois définissent toujours un individu dans un contexte de relations sociales. Il n'existe donc pas de notion d'individu absolu en Chine. Tout à l'inverse de la Chine, qui méprise l'individu, l'individualisme est une donnée fondamentale dans la culture occidentale, une composante tellement cardinale dans le système de valeurs occidentales que parfois les Occidentaux en oublie l'importance, selon Etienne Badimont⁷.

3) Harmonie et conflit. L'harmonie est une caractéristique fondamentale de la culture traditionnelle chinoise, comme on l'a montré précédemment. Néanmoins, l'histoire présentée par l'Occident est une histoire de conflits. Tout d'abord, l'esprit critique occidental provoque souvent les conflits ; ensuite, la confrontation entre la raison et la religion met aussi les individus occidentaux dans un état conflictuel ; enfin, le but de la conquête de la nature conduit les Occidentaux à entrer en conflit avec la nature. En outre, géographiquement, l'Europe est un lieu de conflits, en raison de ses composantes variées et diverses.

4) Hiérarchie et égalité. Afin de restaurer l'ordre et l'harmonie sociale, Confucius préconisait de s'appuyer sur cinq relations fondamentales qui ont développé finalement un ordre hiérarchique complet dans les générations suivantes en Chine. Au fur et à mesure du renforcement de la domination du confucianisme à partir de la dynastie de Han, cet ordre hiérarchique s'est vu consolidé chez les Chinois. Au contraire, en Occident, liberté et égalité, deux caractéristiques de l'individualisme, sont devenues deux valeurs dominantes de la société occidentale.

⁷ Etienne Badimont, *Socrate ou Confucius – Essai sur le devenir de la Chine et de l'Occident*, Labénaudie, 1996, Mayenne, P. 28

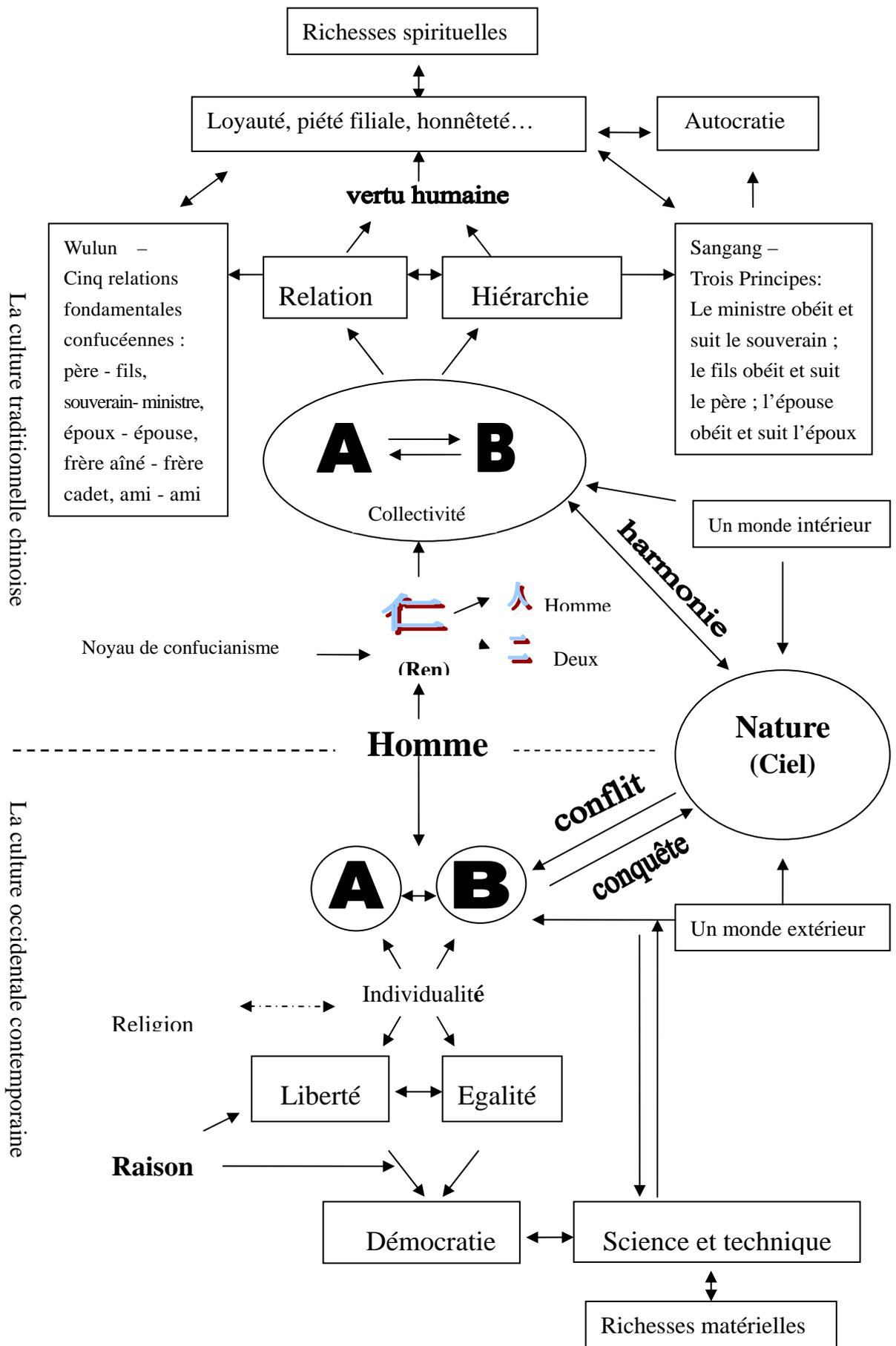


Figure 1.5.1. : Distinction culturelle entre la Chine et l'occident

Après avoir étudié les différences entre la culture traditionnelle chinoise et la culture occidentale, je présente par la suite les manifestations visibles d'une vie conflictuelle en Chine d'aujourd'hui au travers de quatre points :

1) La transformation intellectuelle et le déséquilibre psychologique culturel. Au cours de l'évolution de la tradition à la modernité, la culture traditionnelle chinoise a rencontré la culture occidentale, qui est plus marquée, plus imposante, plus temporelle. « Il y a véritablement "choc" culturel et mise en conflit, »⁸ a souligné René Barbier. Dans ce cas, les Chinois vivent donc un déséquilibre psychologique culturel. Ce déséquilibre psychologique culturel signifie qu'un sentiment d'ambivalence et une anxiété émotionnelle se créent parce que le sujet culturel ne s'adapte pas bien à l'environnement culturel. Cela se manifeste de trois façons : la confusion de soi-même, l'impatience psychologique et le fait que « l'action suit le sentiment ».

2) La perte du sens de la vie. Dans la société traditionnelle chinoise, la culture traditionnelle, dont le confucianisme est le principal courant, fournit un réseau de « sens » complet pour les activités vitales de l'antiquité chinoise. La culture traditionnelle chinoise se fonde sur l'économie agricole et le système hiérarchique construit une perspective du monde idéologique – « le Ciel et l'Homme ne font qu'un » – qui comprend tout à la fois la nature, la société, la politique, l'éthique, la croyance. Elle a donc formé un ensemble lié organiquement de la conception du monde, de la vie et de la valeur. La modernisation a cassé ce monde de sens issu de la culture traditionnelle chinoise. La perte du sens de la vie a causé la perte de l'identité culturelle, la crise de la conviction et l'apparition d'un débat de l'idéal par rapport à la conscience culturelle des Chinois modernes.

3) L'embarras de la morale. Dans la culture traditionnelle, les Chinois préconisaient la vertu et négligeaient l'intérêt matériel. Ils faisaient grand cas de la relation éthique, qui place la piété filiale au centre, et également de l'harmonie. Ils poursuivaient l'idéal d'une personnalité fondée sur le modèle de l'homme de bien pendant toute leur vie. Cependant, sous

⁸ René Barbier, *Le métissage créateur dans la Chine d'aujourd'hui*, visité le 24 mai 2003 sur le site : http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=90

l'impact de la culture occidentale, au cours de la désagrégation de la société traditionnelle chinoise, la culture d'éthique traditionnelle a déjà décliné depuis le début de l'époque contemporaine : la culture d'éthique traditionnelle chinoise est tombée dans la crise et la philosophie morale traditionnelle a été mise en doute et négligée d'une façon sans précédent.

4) La perte de confiance et le manque de sécurité. La loyauté et la sincérité prônées par Confucius sont des vertus traditionnelles louables chez les Chinois depuis leur antiquité. Néanmoins, au cours de mutations et de transformations sociales, avec les défis posés par la modernisation, les Chinois vivent dans une crise morale. Notamment, à l'heure actuelle, avec la fièvre de l'enrichissement, la poursuite de la valeur morale chez les Chinois est remplacée par la poursuite de l'intérêt personnel. Par conséquent, les Chinois perdent leur vertu de loyauté et leur sincérité et, par contre, un sentiment d'insécurité se manifeste de plus en plus vivement à l'échelle de toute la société.

- Deuxième partie

La deuxième partie, partie cruciale et particulièrement innovante de ma thèse, est centrée sur le rapport au savoir chez les étudiants chinois, et se compose de neuf chapitres. Elle profite des fondations sociales et culturelles de la première partie pour aborder ce thème central.

Chapitre I Le concept de rapport au savoir

Actuellement, les travaux menés autour du concept de « rapport au savoir » se situent principalement en France, et en particulier dans trois équipes phares :

- 1) l'équipe CREF (Centre de recherche éducation et formation) de l'Université Paris X – Nanterre (dans le champ de la psychanalyse) ;
- 2) l'équipe ESCOL (Education, socialisation et collectivités locales) de l'Université Paris VIII – Saint-Denis (dans le champ de la sociologie) ;
- 3) l'équipe “Personnalisation et changements sociaux” de l'Université Toulouse II (dans le champ de la psychologie).

Parmi ces trois équipes de recherche mentionnées, les deux premières sont plus

fondamentales et remarquables pour mon thème, parce qu'elles font de la notion de rapport au savoir un usage plus systématique et que leurs théories sont citées par de nombreux chercheurs, surtout en sciences de l'éducation, à l'heure actuelle. Pourtant, la conception de ce qu'est le « rapport au savoir » diffère pour l'équipe CREF (Jacky Beillerot) et l'équipe ESCOL (Bernard Charlot) : les travaux de l'équipe CREF se réfèrent à la théorie psychanalytique, alors que l'équipe ESCOL, elle, construit ses théories liées au rapport au savoir en proposant une approche nouvelle de l'échec scolaire, en opposition avec la théorie du « handicap socio-culturel », ces travaux ressortant donc plutôt du champ de la sociologie.

En ciblant directement mon sujet de recherche, j'ai souhaité plutôt adopter la vision proposée par Charlot. En effet, premièrement, la problématique de ma recherche est d'étudier le rapport au savoir dans un contexte social où se manifeste le conflit culturel : le rapport au savoir sur lequel je travaille est donc un rapport social au savoir. Deuxièmement, le rapport des étudiants chinois au savoir en Chine contemporaine que j'étudie montre, comme on le verra dans la thèse, l'importance du rapport au sens ressenti à l'université, ce qui coïncide avec les théories de l'équipe de Paris VIII dont Charlot est le fondateur.

Chapitre II Le rapport à l'apprendre dans l'histoire chinoise

Le passé éclaire le présent. Afin de mieux comprendre ce qu'est le rapport au savoir chez les étudiants chinois de nos jours en Chine, soumis à l'influence du conflit culturel de la société dans laquelle ils se trouvent, je m'intéresse d'abord, dans le chapitre II, au passé de la Chine pour essayer, après une étude brève de l'histoire éducative chinoise, de déterminer ce qu'a pu être le rapport au savoir chez les Chinois anciens, principalement au travers du Confucianisme et du taoïsme :

1) Le rapport à l'apprendre dans le monde confucéen. Le rapport à la valeur d'apprendre dans le monde confucéen est tout d'abord figé sur le « savoir-être », si l'on se permet ici d'utiliser un terme moderne dans le domaine éducatif. « L'homme de bien vit dans l'étude pour se parfaire dans la Voie » (*Entretiens de Confucius*, chap. 19-7) : cette phrase, apparemment simple, représente le noyau du rapport à la valeur d'apprendre chez les confucianistes. L'homme doit bien apprendre pour connaître sa nature humaine et ce afin de

se parfaire dans la Voie. Si chaque individu se perfectionne lui-même à travers l'apprendre (au sens large), la Grande Paix pourra alors s'accomplir dans tout l'univers. La valeur de l'apprendre dans le monde confucéen ne se limite toutefois pas à la perfection de soi. Si l'homme de bien apprend, c'est aussi pour accomplir une société ordonnée. Ainsi, l'homme de bien devrait « s'engager dans une fonction après avoir assez étudié » (*Entretiens de Confucius*, chap.19-13). On apprend parce que l'on a besoin de s'instruire, afin de se perfectionner, mais aussi parce qu'il y a du plaisir dans l'apprentissage : « Etudier une règle de vie pour l'appliquer au bon moment, n'est-ce pas source de grand plaisir ? » (*Entretiens de Confucius*, chap.1-1.). Pour Confucius, l'apprendre est comme un grand plaisir, c'est-à-dire que l'apprendre est en soi source de joie.

En tant que courant d'enseignement qui place l'humanité au centre de ses préoccupations, apprendre, pour le confucianisme, c'est avant tout apprendre le savoir-être. Ici, le savoir-être consiste à savoir comment être un homme de bien. Pour former les hommes de bien, Confucius enseigne quatre choses : « l'étude des textes anciens (wen 文), le ren (仁), la loyauté envers ses supérieurs (zhong 忠) et la fidélité à sa parole (xin 信). » (*Entretiens de Confucius*, chap.7-24). Autrement dit, pour être un homme de bien, on doit apprendre les quatre choses que le Maître enseigne, principalement suivant une méthode de pratique bien définie.

2) Le rapport à l'apprendre dans le monde taoïste. Le taoïsme veut, contrairement au confucianisme, apprendre en désapprenant, pour atteindre la connaissance vraie (zhenzhi, 真知) par la non-connaissance, ou l'« ignorance ». Car, « par le non-agir, il n'y a rien qui ne se fasse ; c'est par le non-faire que l'on gagne l'univers » (*Dao De Jing*, chap.48). Désapprendre, ignorer, justement pour accéder à la connaissance vraie. Dans le monde taoïste, l'apprendre est, paradoxalement, d'une façon propre, une pratique du Dao. Et cette valeur d'« apprendre » réside dans la quête de la puissance du Dao pour devenir un « homme de vrai » (zhenren, 真人), selon Zhangzi. En opposant des études livresques sur les textes anciens et sur les vertus humaines qui sont préconisées par le confucianisme, le taoïsme met l'accent sur le côté pratique dans le quotidien comme façon privilégiée d'apprendre.

Chapitre III Méthodologie de l'enquête sur le terrain

Après cette étude historique, je retourne au présent et commencer à analyser les résultats d'une recherche sur terrain que j'ai effectuée en Chine en 2006 afin de déterminer, de manière concrète, où en sont les étudiants chinois quant à leur rapport au savoir. Avant de préciser ces résultats, une présentation de la méthodologie utilisée dans mon enquête sur terrain est nécessaire. Ainsi, le chapitre III est consacré à la méthodologie de l'enquête sur le terrain.

L'objectif de mon enquête menée en Chine est d'étudier les manifestations du rapport au savoir chez les étudiants chinois à l'heure actuelle, et comment ce rapport au savoir se manifeste sous l'influence des changements sociaux, plus précisément, sous l'influence du conflit culturel contemporain. Afin d'obtenir un bon déroulement de l'enquête et assurer la correction des conclusions, j'ai considéré que combiner deux méthodes renforcerait la pertinence scientifique de mon travail : un questionnaire comme méthode quantitative et une série d'entretiens comme méthode qualitative. Dans cette perspective, j'ai effectué en avril 2006 une enquête sur terrain qui comprend un questionnaire rempli par 233 étudiants provenant de Pékin, Canton et Wuhan et également une série d'entretiens approfondis avec 32 étudiants cantonnais (voir les tables suivantes pour des définitions plus précises des conditions d'entretien).

Ville	Université	Catégorie de l'université	Nombre d'étudiants
Beijing	Université des études internationales de Beijing	Catégorie 1	44
Wuhan	Université de Wuhan	Projet de '985'	58
Canton	Université normale de la Chine du sud	Projet de '211'	54
	Université de Zhongshan	Projet de '985'	1
	Université de médecine chinoise de Canton	Catégorie 1	5
Shunde	Institut polytechnique de Shunde	Catégorie 3	71
Total			233

Table 2.3.1 Caractéristiques des lieux concernés par le questionnaire

Ecole	Nombre d'étudiants (garçon / fille)	Pourcentage
Université de Zhongshan	8 (3/5)	25%
Université normale de la Chine du sud	10 (4/6)	31%
Institut polytechnique de Shunde	10 (6/4)	31%
Université de Canton	2 (1/1)	6%
Université de médecine chinoise de Canton	1 (0/1)	3%
Lycée de Jun'an	1 (0/1)	3%
Total	32 (14/18)	100%

Table 2.3.3 Répartition des étudiants dans les entretiens (par école)

Domaine d'étude	Nombre d'étudiants	Pourcentage
Sciences humaines et sociales	14	45%
Sciences exactes et naturelles	5	16%
Technologies	9	29%
Arts	3	10%
total	31	100%

Table 2.3.4 Répartition par spécialité des étudiants impliqués dans l'entretien (sur 31 élèves)

Niveau d'étude	Nombre d'étudiants	Pourcentage
BAC+1	9	28%
BAC+2	10	31%
BAC+3	8	25%
BAC+4	4	13%
BAC	1	3%
Total	32	100%

Table 2.3.5 Répartition par niveau d'étude des étudiants dans l'entretien

Consciente du caractère semi-scientifique des questionnaires, j'ai décidé d'utiliser principalement les résultats des 32 entretiens pendant l'analyse, alors que les données issues du questionnaire ont été éventuellement utilisées comme des références, en étant bien consciente de leurs défauts statistiques.

Chapitre IV La valeur d'aller à l'université

Pour commencer, on s'interrogera sur le sens ou la valeur d'aller à l'université telle qu'elle est vécue chez les jeunes étudiants chinois, c'est-à-dire, on se demandera quel sens a pour eux le fait d'aller et d'apprendre à l'université, puisque, comme ailleurs dans le monde, l'éducation supérieure en Chine n'est pas obligatoire. Le choix d'aller à l'université est, pour la grande majorité des étudiants rencontrés dans les entretiens, clair et déterminé, car 31 personnes interrogées sur 32 ont indiqué qu'elles ont fait ce choix seules et une seule a pris cette décision sous la pression de la demande de sa famille. En ce qui concerne les raisons pour lesquelles les étudiants vont à l'université, chaque étudiant a donné une réponse différente. Pour certains étudiants, une seule raison est suffisante pour décider d'aller à l'université, mais, pour la plupart des étudiants, le choix a été fréquemment fait pour plusieurs raisons. Parmi les raisons diverses données par les enquêtés, on constate qu'y voir une affaire de logique (pour 13 étudiants sur 32), le souhait de la famille (10/32), l'obtention d'un diplôme afin de trouver un bon métier (9/32), apprendre plus de choses afin de se développer (8/32) et changer son destin (4/32) sont celles le plus souvent indiquées.

Face à la question de savoir ce qui est le plus important pour eux d'apprendre à l'université, il apparaît que le plus important à apprendre à l'université, pour les étudiants enquêtés, est le développement pratique de la relation interpersonnelle (pour 20 étudiants sur 32), largement devant l'apprentissage de leur spécialité (11/32). Parmi les autres choses importantes mentionnées par les étudiants, on trouve aussi souvent l'aptitude professionnelle, les compétences, la conception de la vie, etc..

Après avoir examiné les choses considérées comme les plus importantes à apprendre pour les étudiants, on va étudier brièvement ce qu'ils ont appris depuis qu'ils sont arrivés à l'université. Il n'est pas étonnant de constater que les acquis scolaires des étudiants lors de leur passage correspondent à ce qu'ils ont considérés comme étant important à apprendre. Pour la plupart des étudiants enquêtés, les progrès qu'ils ont faits sont surtout de l'ordre de la relation interpersonnelle. En revanche, il y a 4 étudiants qui ont estimé que le développement de leur connaissance dans leur spécialité n'est pas évident, un ayant même indiqué que ses compétences dans son domaine ont en fait un peu reculé

Pour beaucoup de familles chinoises et de lycéens, l'objectif d'apprendre à l'école est clair : préparer le concours et aller à l'université. Alors, une fois qu'ils sont arrivés au campus et ont commencé leurs vies estudiantines, quel va être leur nouvel objectif pendant les quatre ou trois ans à l'université ? Les réponses données par les étudiants sont diverses. Néanmoins, on peut les classer en deux grandes familles : la recherche d'emploi et le perfectionnement de soi.

A travers les analyses que l'on vient d'entreprendre, on aura sans doute déjà saisi certains points qui caractérisent le sens d'apprendre à l'université chez les étudiants enquêtés. Néanmoins, afin de rendre plus clair le sens d'apprendre chez les étudiants, la question a été posée directement aux étudiants pendant les entretiens. Il en ressort une très forte valorisation de l'apprendre à l'université chez les étudiants: 31 personnes interrogées sur 32 voient une valeur certaine à leurs études supérieures. Evidemment, le sens que les étudiants voient dans le fait d'aller à l'université et d'y apprendre est différent chez chaque étudiant. Parmi les réponses, on constate qu'il y a trois sortes de sens pour les étudiants d'apprendre à l'université : se perfectionner, trouver un bon emploi et préparer l'avenir.

Chapitre V La spécialité et les cours

Une fois les candidats au concours devenus étudiants, c'est au tour du choix de leur spécialité et de leurs cours qu'il leur faut s'atteler. Etudier le processus de ce choix de spécialité et de cours est donc nécessaire pour examiner plus concrètement le rapport au savoir chez les étudiants de nos jours en Chine.

En ce qui concerne le choix de la spécialité, sur les 32 personnes interrogées, il n'y en a que 13 dont la spécialité correspond à ce qu'ils souhaitent étudier à l'université. Cela veut dire que, pour 19 étudiants, soit un taux d'environ 59%, ce qu'ils sont en train d'étudier ne correspond pas à leur sujet préféré : 7 étudiants ont choisi une spécialité plus ou moins proche de leur préférence et 12 étudiants continuent à étudier dans une spécialité qui est différente, voire très différente, de ce qu'ils aiment. Par exemple, un étudiant qui s'intéresse aux sciences humaines, et en particulier à la philosophie, a *in fine* pris l'électronique automatique comme spécialité. Pourquoi cette spécialité plutôt qu'une autre ? A travers les entretiens, les raisons pour lesquelles les étudiants étudient leur spécialité se déclinent selon quatre axes principaux :

l'intérêt personnel (pour 12 étudiants sur 32), le hasard (8/32), la recherche d'emploi et l'influence familiale (4/32).

En ce qui concerne le choix des cours, il est intéressant de constater que les étudiants enquêtés sont prêts à consacrer du temps et de l'argent plutôt pour apprendre des choses dites utiles, c'est-à-dire qui peuvent servir à leur avenir, en particulier leur carrière future, que pour développer leurs intérêts personnels. En effet, la grande majorité des cours pris par les étudiants en dehors de l'école sont les cours utiles ; en revanche, la plupart des cours que les étudiants envisageraient de prendre, mais qu'ils ne prennent pas en réalité, sont des cours liés à leurs intérêts personnels.

Chapitre VI La vie estudiantine et l'imaginaire sur l'avenir

Etudier le rapport au savoir chez les étudiants chinois ne se limite pas à s'interroger sur leurs études, mais une étude de leurs vies en tant qu'étudiant est nécessaire pour mieux comprendre leurs rapports au savoir. Ainsi, dans ce chapitre, j'aborde d'abord quelques grandes caractéristiques structurantes de la vie estudiantine telle qu'elle est vécue par les étudiants chinois en dehors des activités académiques proprement dites : cette dernière correspond-elle à leurs attentes ? Que font-ils après les cours ? Quelle place occupe la lecture dans leurs loisirs ? Les élèves chinois subissent une vie cruelle au lycée à cause de la pression des études ; ils rêvent donc d'une vie libre, sans pression à l'université. En réalité, si la vie à l'université est plus libre que la vie au lycée, comme ils l'attendaient, elle n'est pas aussi libre et amusante que l'ont imaginé certains étudiants. En outre, ils ont eu tort d'avoir pensé que la vie estudiantine était détendue et sans pression : ils sont aussi soumis à une pression significative à l'égard de leurs études. En ce qui concerne les activités après les cours chez les étudiants chinois, à travers les réponses données par les enquêtés dans les entretiens, on peut faire quatre remarques : 1) les activités que les étudiants chinois adoptent après les cours reflètent bien la vie proprement dite d'élève ; 2) la vie estudiantine chinoise est informée par la modernité, en particulier par l'informatique ; 3) les travaux que les étudiants effectuent dans les organisations d'étudiants (Union des étudiants, Comité de la ligue de la Jeunesse communiste, diverses associations, etc.), occupent une grande partie du temps après les cours, pour certains étudiants ; 4) les activités

que les étudiants pratiquent après leurs cours ne coïncident que rarement avec leurs intérêts personnels. Par ailleurs, on constate une tendance à la marginalisation de la lecture chez les étudiants.

A travers ces deux imaginaires sur l'avenir, évoqués sur deux périodes – dans l'enfance et à présent –, il apparaît que les étudiants sont de plus en plus réalistes et qu'ils ne se font guère d'illusion sur leurs avenir. Néanmoins, on ne peut pas dire que les étudiants sont tous matérialistes, même si on ne peut pas nier le fait que les étudiants sont très réalistes. Pendant les entretiens, un sentiment de « malgré soi » a pu être perçu chez certains étudiants. Cela veut dire que, malgré des rêves personnels généralement généreux, il faut d'abord penser à la manière de nourrir sa vie.

Chapitre VII La culture traditionnelle chinoise et les étudiants chinois

On a montré que, face au défi de la modernisation de la Chine au cours du siècle écoulé, la culture traditionnelle chinoise s'est vue de plus en plus éloignée de la vie chinoise, en phase avec l'apparition de mouvements anti-traditionnels ou plus exactement anti-confucianistes qui se sont produits à plusieurs reprises. On peut alors se demander comment cette situation se traduit au sein de la communauté des étudiants. Un chapitre VII se centre alors sur la connaissance et l'attitude des étudiants chinois de nos jours sur la culture traditionnelle chinoise.

A travers les entretiens effectués tant en 2003 qu'en 2006, force est de constater que les étudiants chinois à l'heure actuelle en Chine sont manifestement éloignés de leur culture traditionnelle. Car, les résultats des interrogations sur la connaissance de la culture traditionnelle chinoise aux étudiants enquêtés font preuve qu'il existe une telle méconnaissance de la culture traditionnelle chinoise chez les étudiants de nos jours. Toutefois, par comparaison de l'enquête de 2003 avec celle de 2006, il apparaît une légère amélioration entre les deux enquêtes du fait de l'accent mis sur l'importance de l'enseignement de la culture traditionnelle chinoise dans les écoles sérieuses. Par ailleurs, tout comme dans la société chinoise, on constate une tendance nette à la revalorisation de la culture traditionnelle chinoise chez les étudiants chinois de nos jours en Chine. Les preuves : premièrement,

quasiment tous les étudiants enquêtés dans les entretiens possèdent une attitude favorable envers l'enseignement de la culture traditionnelle chinoise à l'université, lors de l'interrogation sur la nécessité de proposer des cours qui concernent la culture traditionnelle chinoise à l'université ; deuxièmement, la très grande majorité des étudiants, tant dans les entretiens que dans le questionnaire, a approuvé la fièvre d'étude nationale dans la société chinoise, ce qui peut être considéré comme un signe d'un retour significatif à la culture traditionnelle chinoise dans la société.

Chapitre VIII Face à la culture occidentale

Le commencement du XXI^e siècle a marqué une tendance au retour à la culture traditionnelle chinoise ; néanmoins, ce n'est pas le seul phénomène marquant apparu dans la société chinoise contemporaine. Outre la fièvre de l'étude nationale et celle de la lecture des Classiques chez les enfants, qui reflètent d'une certaine façon le retour à la culture traditionnelle chinoise, a émergé également la fièvre des fêtes occidentales. De plus, la fièvre d'étudier à l'étranger, apparue entre la fin des années 80 et le début des années 90, reste constamment d'actualité dans la société, même si ce sujet n'est plus vraiment nouveau pour la plupart des Chinois. Ainsi, après une étude sur la connaissance et l'attitude des étudiants chinois sur leur culture traditionnelle, j'effectue également une étude sur l'attitude des étudiants chinois envers la culture occidentale au travers de la fièvre des fêtes occidentales et de celle d'étudier à l'étranger, qui sont plus ou moins liées à la culture occidentale.

En ce qui concerne la fièvre des fêtes occidentales, à travers des analyses de l'attitude des étudiants tant dans les entretiens que dans le questionnaire, on constate que, d'une façon globale, les étudiants, en tant que jeunes, aiment bien fêter les fêtes occidentales. Mais en même temps, ces dernières n'ont guère de signification en elles-mêmes pour eux, car, pour la grande majorité des étudiants, comme on l'a montré précédemment, les fêtes occidentales sont seulement considérées comme des occasions de s'amuser et de se détendre entre amis.

Au vu de l'intérêt des étudiants enquêtés pour aller étudier à l'étranger, il apparaît que l'Occident fait encore figure d'objet rêvé pour les étudiants chinois. Néanmoins, en comparaison de leurs prédécesseurs, il me semble que les étudiants de nos jours sont plus

raisonnables en faisant face à l'Occident, autrement dit qu'ils sont moins fascinés par l'Occident. En ce qui concerne l'attitude envers l'influence de la culture occidentale sur la société chinoise, aucune personne ne considère pas la culture occidentale comme le sauveur futur de la Chine et il n'y a qu'un étudiant interrogé à penser que la culture occidentale menace la Chine. Autrement dit que, quasiment tous les étudiants enquêtés adoptent une attitude d'ouverture vis-à-vis de l'influence de la culture occidentale sur leur société.

Chapitre IX Le rapport au savoir et le rapport social au savoir chez les étudiants chinois en Chine contemporaine

Après avoir présenté des analyses approfondies des enquêtes concrètes de terrain réalisées par mes soins dans les cinq chapitres précédents, il importe et est nécessaire alors de proposer une synthèse sur la question centrale de ma recherche : comment le rapport au savoir chez les étudiants s'exprime-t-il de nos jours en Chine, dans un contexte social perçu comme habitant un conflit culturel entre la culture traditionnelle chinoise et la modernité ? Dans le dernier chapitre, le chapitre IX, je présente premièrement les caractéristiques du rapport au savoir chez les étudiants chinois. A travers ces analyses, force est de constater que, d'une part, sous l'influence de la modernité, le rapport au savoir chez les étudiants chinois de nos jours a nettement évolué vers la modernité et que, d'autre part, malgré la méconnaissance de la culture traditionnelle chinoise des étudiants de nos jours en Chine, ce rapport au savoir reste pourtant marqué par certaines caractéristiques de la culture traditionnelle chinoise, telles que le pragmatisme, l'accent mis sur l'importance de l'éducation et de la relation interpersonnelle et l'engagement dans la politique.

Pour conclure, je propose une analyse permettant de préciser la liaison qui me semble exister entre le rapport au savoir chez les étudiants chinois et la réalité sociale dans laquelle se trouvent les étudiants, et ce en présentant l'influence de la société en crise, les pressions sociale et économique portées les étudiants, les problèmes inhérents au système éducatif supérieur chinois et, enfin, l'impact de la famille.

Analyse des contributions de la thèse

À la fin du XIXe siècle, la Chine a commencé son chemin vers la modernisation, ce

qui l'a conduite à confronter à sa culture une culture occidentale qui lui est manifestement étrangère voire opposée. Au fur et à mesure de l'avancement de cette modernisation, vue comme une « occidentalisation » aux yeux des Chinois, la vie en Chine s'est structurée autour d'un véritable conflit culturel entre la culture traditionnelle chinoise et la culture occidentale. Confrontés à cette vie de plus en plus conflictuelle, les Chinois en viennent à perdre de plus en plus leur équilibre psychologique, le sens de la vie et leur confiance en eux. Ils se trouvent également emportés par ce qui ressemble à un vrai chaos moral et ressentent un manque croissant de sécurité ; il s'en suit, dans la société chinoise, des tendances fortes orientées vers la recherche d'une réussite rapide et un désir omniprésent d'enrichissement, vu comme une échappatoire à ces tiraillements existentiels.

Le rapport au savoir est un rapport social au savoir, selon Bernard Charlot. Le conflit culturel dans la société chinoise induit par la modernisation a donc inéluctablement un impact sur le rapport au savoir chez les étudiants chinois. Un des fondements de ma thèse est qu'étudier le fait de société qu'est ce rapport au savoir offre un moyen particulièrement pertinent et riche d'aborder ce conflit culturel, d'en étudier les diverses facettes et d'en entrevoir les évolutions futures, et ce pour la génération montante de ce pays gigantesque ; mon travail est à la fois œuvre académique, par son approche historique et socioculturelle, et ouvrage ancré dans la réalité du terrain, utilisant les résultats d'entretiens et de questionnaires.

Après avoir longuement analysé les deux importantes enquêtes réalisées en Chine par mes soins en 2003 et en 2006, et en particulier via celle effectuée à cette dernière date, plus récente, j'ai pu conclure :

Le rapport au savoir chez les étudiants de nos jours en Chine se manifeste à la fois par un éloignement et un détournement de la culture traditionnelle chinoise.

Autrement dit, d'une part, en se caractérisant par une forte tendance au matérialisme, le rapport au savoir chez les étudiants chinois d'aujourd'hui est bien différent de celui de leurs ancêtres, et éloigné, en particulier, du credo confucianiste qui prône l'homme de bien comme modèle d'excellence ; d'autre part, ce rapport au savoir reste néanmoins manifestement marqué par certaines caractéristiques de la culture traditionnelle chinoise, comme le pragmatisme, l'accent mis sur l'importance de l'éducation et de la relation interpersonnelle, le

mépris du travail manuel, etc.. Le matérialisme combiné au pragmatisme chinois dans le rapport au savoir chez les étudiants chinois à l'heure actuelle en Chine fait preuve, plus ou moins, d'un mépris du développement cognitif et spirituel dans l'apprentissage. Apprendre à l'université, pour la majorité des étudiants chinois d'aujourd'hui, c'est d'abord et avant tout un point de passage obligé pour préparer un bon avenir : trouver un bon métier devient un objectif majeur. Néanmoins, il ne faut pas trop reprocher aux étudiants chinois une vision si pragmatique du processus d'acquisition des connaissances ; la société, à laquelle appartiennent les étudiants, et l'université ne peuvent nier leurs responsabilités dans la constitution de ce rapport au savoir chez les étudiants chinois de nos jours.

Bien que le rapport au savoir chez les étudiants chinois à l'heure actuelle soit, à mes yeux, particulièrement inquiétant, je reste néanmoins optimiste. Au vu de mes observations, et en suivant par ailleurs les résultats théoriques de chercheurs comme Huntington ou Maslow par exemple, je pense que la situation en Chine va s'améliorer dans un temps proche pour les raisons suivantes.

Premièrement, si le rapport au savoir chez les étudiants de nos jours en Chine manifeste une tendance nette au matérialisme, comme on l'a montré tout au long de la thèse, il ne faut pas oublier que, dans ce monde globalisé qui est le nôtre, le matérialisme, qu'on peut voir comme une conséquence du capitalisme, se propage partout. Il se trouve qu'à la faveur du chaos culturel que connaît une Chine en pleines mutation et transformation, c'est en se combinant au pragmatisme chinois que le matérialisme a pu gagner aussi facilement du terrain. Toutefois, au cours de ce processus de modernisation, avec la généralisation de l'esprit critique et de la raison, de plus en plus de savants et d'intellectuels, en particulier dans le domaine des sciences humaines, reconnaissent les conséquences de la modernité et n'ont de cesse de proposer des moyens d'éviter les vices de la modernité afin de favoriser le développement harmonieux de tout l'univers. C'est une des raisons pour lesquelles les traditions comme, par exemple, le confucianisme et le taoïsme, en tant que traditions culturelles chinoises, font l'objet d'un retour en grâce dans la recherche occidentale. Largement influencés économiquement et culturellement par l'Occident, les Chinois, ou tout au moins les plus éclairés d'entre eux, ont déjà conscience de cette nouvelle tendance de

réflexion occidentale sur la modernité, ce qui devrait les conduire à pallier les effets les plus néfastes de la modernisation à outrance.

Deuxièmement, au fur et à mesure de l'accroissement des communications avec les pays occidentaux et de l'amélioration des conditions économiques chinoises, de plus en plus de Chinois sont partis étudier en Occident. Qu'ils soient rentrés en Chine ou aient décidé de rester en Occident, ils jouent ou vont jouer un rôle considérable dans l'orientation du développement chinois. On cite ici un exemple représentatif : Fang Zhouzi (方舟子), diplômé de doctorat aux Etats-Unis, est connu comme un héros de l'anti-fraude en Chine à la faveur de ses actions contre la fraude et le plagiat dans le domaine intellectuel. Grâce à ses efforts, des dizaines de cas de fraude et plagiat ont été dénoncés au cours de ces dernières années (voir son site officiel de l'anti-fraude⁹). D'ailleurs, grâce à l'augmentation de l'investissement dans l'éducation chinoise et l'accroissement de l'engagement de docteurs formés en Occident dans l'enseignement, la qualité de l'enseignement supérieur s'améliore progressivement en Chine. Et une bonne qualité d'enseignement favorise le développement global des étudiants.

Troisièmement, selon Huntington, durant la première phase de sa modernisation, toute société non occidentale absorbe des éléments importants de la culture occidentale et fait de lents progrès vers la modernisation. Néanmoins, pendant les phases suivantes, lorsque la modernisation s'accroît, le taux d'occidentalisation décline et la culture indigène regagne en vigueur. La culture indigène resurgit de deux manières : « A l'échelon sociétal, la modernisation renforce le pouvoir économique, militaire et politique de la société dans son ensemble et encourage la population à avoir confiance dans sa culture et à s'affirmer dans son identité culturelle. A l'échelon individuel, la modernisation engendre des sentiments d'aliénation et d'anomie à mesure que les liens et les relations sociales traditionnelles se brisent, ce qui conduit à des crises d'identité auxquelles la religion apporte une réponse »¹⁰. Après un siècle de modernisation, il semble que la Chine est en train de parvenir à la phase de désoccidentalisation à l'heure actuelle, car, avec le succès économique, est apparue ces dernières années une forte tendance au retour à la tradition dans la société chinoise. Au fur et

⁹ <http://www.xys.org/index.html>

¹⁰ Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris, 2000, P. 98-99

à mesure que la puissance chinoise dans le monde s'accroît, il me semble que cette tendance du retour à la tradition va s'accroître. Puisque la culture traditionnelle chinoise prône la vertu humaine, l'harmonie, et méprise l'intérêt matériel, le retour de la tradition chinoise va corriger les problèmes que la modernité a fait apparaître. D'ailleurs, en considérant que la grande majorité des Chinois ont vécu dans les souffrances et la pauvreté qui prévalaient avant la réforme économique en Chine, il n'est pas étonnant qu'ils visent l'enrichissement au début de la réforme, car, d'un point de vue sociologique, tout être humain cherche tout d'abord à satisfaire ses besoins primaires, ou besoins physiologiques (Maslow), tels que manger, dormir et, plus généralement, vivre. Néanmoins, lorsque la vie chinoise sera assurée, le désir d'être riche va diminuer.

Enfin, la gravité des problèmes que rencontrent les domaines intellectuel et éducatif suscite des inquiétudes dans la société chinoise, notamment dans les domaines intellectuel et éducatif eux-mêmes. Les problèmes liés à l'éducation n'ont pas seulement fait l'objet de discussions dans la société chinoise, mais ont aussi constitué un sujet clé au cours de ces trois dernières années, au point d'avoir été longuement abordés dans les sessions de l'Assemblée populaire nationale chinoise et du Comité national de la Conférence consultative politique du peuple chinois. Quand on a commis une erreur, il convient au moins d'en reconnaître les faits ; le pire est la dénégation. Puisque la gravité des problèmes est ouvertement reconnue dans la société chinoise, il me semble logique, même si on pourra me taxer ici d'optimisme, que la situation va tôt ou tard s'améliorer. Je cite ici pour illustrer ma vision des choses deux exemples prometteurs. En 2006, lors du déroulement de l'enquête de terrain, l'Institut polytechnique de Shunde a offert une série de conférences, visant particulièrement les enseignants, sur la culture traditionnelle chinoise, en tenant compte du fait qu'ils manquent d'une connaissance suffisante dans ce domaine. A la fin 2007, l'Université Fudan de Shanghai a proclamé avoir procédé au licenciement de quatre professeurs à cause de leurs plagiat. Cette affaire semblera normale aux yeux des Français ; néanmoins, en considérant qu'en Chine, ce genre de choses, dans bien des cas, étaient arrangées discrètement auparavant, la proclamation faite par cette prestigieuse université chinoise peut être considérée comme un grand progrès.

En France, « la problématique de la réussite scolaire est traditionnellement investie par les psychologues qui se sont essentiellement centrés sur l'étude des processus cognitifs sollicités dans les apprentissages scolaires, sans prendre en compte la question du sens (ou du non-sens) que l'acte d'apprendre revêt pour le sujet »¹¹, a souligné Colette Laterrasse. Les travaux sur le rapport au savoir effectués par les équipes de recherche françaises, dont l'équipe ESCOL de Paris VIII et l'équipe CREF de Paris X en particulier, ont contribué à un renouvellement de la problématique de la réussite scolaire traditionnelle et permis de mieux « comprendre les relations individu-société, individu-groupe, en situation d'éducation et d'apprentissage » (Charlot). *A contrario*, dans la Chine actuelle, les travaux de recherche se focalisent surtout sur la réforme éducative afin, essentiellement, de l'adapter à la modernisation sociale et un certain oubli recouvre plus ou moins le sujet du savoir et son élaboration par les élèves eux-mêmes. C'est en prenant acte de l'existence d'une telle lacune dans les champs de la recherche éducative et de la particularité sociale de la Chine – les Chinois sont confrontés à une vie conflictuelle – qu'une étude sur le rapport au savoir chez les étudiants chinois m'a paru manifestement nécessaire.

En dépit des efforts que j'ai faits et des travaux que j'ai menés au cours de ma thèse, il reste évident que les résultats que je présente ici restent encore superficiels et incomplets. D'autres axes d'étude mériteraient d'être explorés. Ainsi, à titre d'exemple, il me semblerait intéressant d'élargir le terrain de l'enquête en réalisant une comparaison du rapport au savoir entre les étudiants chinois de Chine continentale, les étudiants de Hongkong, ex-colonie de la Grande Bretagne, et les étudiants français. En effet, une telle comparaison permettrait d'élucider la question de l'influence de l'environnement social sur le rapport au savoir d'un individu et d'exhiber les particularités spécifiques du rapport au savoir chez les étudiants chinois de nos jours en Chine continentale.

En guise de coda

La mondialisation actuelle, autrement dit cette globalisation qui semble emporter le monde sur son passage, a apporté un changement considérable à la vision même de ce que

¹¹ Colette Laterrasse, *Du rapport au savoir à l'école et à l'université*, Editions l'Harmattan, Paris, 2002, P. 41

peut ou doit devenir ce monde qu'est le nôtre : le problème culturel, de par sa nature structurante des sociétés, en est ainsi devenu une question centrale. La globalisation de l'économie, des techniques, du commerce et des télécommunications ne rencontre pas de difficultés majeures, mais celle de la culture reste un problème ultime : ne la voir que sous l'aspect d'un conflit culturel est une vision très pragmatique mais qui semble dépourvue de sens à long terme et de projection imaginative dans l'avenir.

Dans cette perspective, comment enseignons-nous? Que devons-nous apprendre à nos étudiants ? A travers l'exemple de mon pays, que je m'efforce d'étudier dans ma thèse, je voudrais offrir, plus fondamentalement, des pistes susceptibles de provoquer réflexions et prises de conscience sur ce que peut ou doit être le rapport social au savoir à l'ère de la modernité et de la globalisation mondiale.